

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

XI — PRIVILÉGE

(Suite)

— Il n'y a qu'un moyen d'arranger cela, dit l'amiral en souriant, c'est de réussir et vous réussirez, j'en répond ; je plains le navire chinois qui aura affaire à vous.

— Je connais un meilleur moyen, et... si vous permettez, mon amiral ?

— Parlez donc.

— Nous allons, n'est-ce pas, pénétrer dans la baie d'Along et bombarder les forts de Thuan-An pour descendre à terre et forcer le roi de Hué à reconnaître notre suprématie ? Or, il n'y a pas là de flotte chinoise, donc, pas de navire à faire sauter, donc pas de besogne pour les torpilleurs...

— Je vous vois venir, fit l'amiral, toujours souriant ; le commandement d'une compagnie de débarquement vous irait à merveille, hein ?

— Si vous m'en jugé digne.

— Et vous ne demanderiez qu'à aller chercher ce grade de lieutenant qui vous cause tant d'inquiétude, en plantant le drapeau français sur un fort annamite. C'est bien, nous verrons... Vous resterez momentanément à bord du *Bayard*. Et si la chose se peut, au moment du débarquement, nous verrons, mon ami.

Le 18 juillet 1883, l'escadre du contre-amiral Courbet mouillait dans la baie d'Along.

Tous les correspondants qui ont suivi cette magnifique campagne ont décrit, dans les termes les plus enthousiastes, le spectacle splendide qu'offre cette baie semée d'immenses rochers à pic, affectant les formes les plus bizarres.

Cette série de blocs gigantesques qui semblent les restes de quelque monstrueuse convulsion de la terre, ont du moins l'avantage, quand on ne s'est pas brisé en naviguant au milieu de leurs dangereuses passes, de protéger les navires contre toute tempête ; les vents de large ne peuvent y arriver.

Mais que de prudence, que d'habileté pour ne pas sombrer en tournant quelqu'une de ses dents ! C'est le nom que donnent les matelots à ces rochers, qui, rongés à la base par la mer, leur font l'effet d'une vieille mâchoire. La division de Chine, commandée par le contre-amiral Meyer, était déjà mouillée dans la baie d'Along.

Les deux contre-amiraux se saluèrent de treize coups de canon, et les deux escadres se trouvèrent réunies dans la baie qui n'avait jamais vu tant de navires : des cuirassés, des transports, des canonnières, des croiseurs, des avisos, un yacht de guerre...

Un mois plus tard, après d'interminables négociations, — des négociations chinoises, c'est tout dire, — l'escadre d'opérations, commandée par le contre-amiral Courbet, quittait les parages de Tourane, dans lesquels elle attendait l'ordre de combattre, et se dirigeait lentement, avec une prudence extrême, vers les forts de Thuan-An, desquels dépendaient le sort de Hué.

Les illustres mandarins qui dirigeaient les affaires de la cour de l'Annam étaient bien persuadés que les forts suffiraient pour arrêter la flotte française à l'entrée de la rivière de Hué.

La ville de Hué, la capitale de l'Annam, est située à petite distance de la mer, dans une île formée par un fleuve qui porte le même nom.

Après quelques sondages, la flotte s'embossait devant les forts et le bombardement allait commencer.

Les Annamites, qui regardaient tranquillement par les embrasures des forts, hissèrent leur drapeau jaune sur lequel s'étale un terrifiant dragon rouge. Et, à deux heures, un obus lancé par le *Bayard* donnait le signal du combat. Aussitôt, tous les navires envoyèrent des projectiles sur les points précis qui leur avaient été indiqués.

Pendant quelques minutes, les Annamites ne répondirent pas ; on se prenait à espérer que la résistance ne serait pas sérieuse, ce dont le commandant en chef, très avare de la vie de ses hommes, se réjouissait déjà, quand tout à coup les embrasures des forts s'éclairèrent : on ripostait.

Riposte peu redoutable pour le moment, les canons ennemis n'envoyant que des boulets ronds qui s'engloutissaient à mi chemin, après avoir fait des ricochets.

Et cependant, malgré la supériorité de nos armes et l'extraordinaire précision du tir, les Annamites tenaient bon. Nos obus avaient déjà allumé des incendies dans le village, démonté plusieurs batteries : il y avait surtout le quartier maître Hélcine qui, avec une pièce de tourelle du *Bayard*, démolissait, l'une après l'autre, les pièces de la batterie de la Pagode. Et cependant le feu des ennemis ne cessait pas, non seulement celui des forts, mais aussi celui de petites batteries installées dans le sable, au ras de la mer.

On ne s'arrêta qu'à la nuit ; tout le monde avait besoin de repos.

Vers le matin, on se préparait à débarquer, mais le lieutenant de Montmoran, envoyé en reconnaissance, rapporta que d'énormes vagues qui roulaient sur le rivage, rendraient le débarquement impossible. Et les matelots, déjà descendus dans leurs embarcations, remontèrent en grognant ; c'eût été une si bonne partie de plaisir, pour un dimanche, car c'était un dimanche, d'aller taper sur les faces jaunes.

Les faces jaunes faisaient des mouvements de concentration, passaient, dans des sambans, d'une rive à l'autre ; et les forts recommençaient bravement le feu. On avait dû y amener de nouveaux canons dans la nuit ; car ce jour-là, leurs boulets arrivèrent à l'escadre, traversant la hune de la *Vipère*, enfonçant la coque du *Bayard*, blessant plusieurs hommes. Cela devenait sérieux.

Le contre-amiral fit recommencer le bombardement. En quelques minutes, tout fut fini ; la position n'était plus tenable dans les batteries annamites.

On se reposa le reste de la journée. Malgré le coup de sifflet qui permettait les jeux, les matelots dormaient un peu partout.

La nuit suivante, vers trois heures, les compagnies de débarquement se préparaient, pour de bon cette fois :

Gilbert Morel commandait l'une d'elles, et c'est ce qui faisait dire à ses camarades :

— Est-il heureux !

Il allait chercher son grade à la pointe de son sabre, sans songer qu'il pouvait aussi bien trouver la mort...

Déjà tous les hommes étaient dans les canots, les canons démontés pour la traversée. Le *Bayard* donna le signal en tirant un coup de canon ; et la petite flottille, remorquée par des baleinières à vapeur, se dirigea vers la terre.

Les Annamites tiraient furieusement, ne s'imaginant pas, d'ailleurs, que cette petite troupe eût l'audace de venir attaquer leurs retranchements, qui se développaient sur une ligne de près de deux kilomètres : bien certainement, il les auraient tous tués avant qu'ils pussent toucher terre.

Mais les canots avançaient comme pour une promenade dans la rade de Toulon. On était d'une gaieté et d'un entrain !...

Il fallut se jeter à l'eau à une certaine distance de la terre ; on était mouillé jusqu'à la ceinture, on en riait ; les armes n'étaient pas mouillées, elles, on le verrait bien tout à l'heure.

Les Annamites surtout pourraient le constater.

Gilbert Morel atteignit le premier la terre, suivi à deux secondes près par l'enseigne de vaisseau Olivier. Puis, tous les marins du *Bayard*, ceux de l'*Atalante* et du *Château-Renaud*...

L'infanterie de marine occupait l'aile gauche, les marins l'aile droite.

Et c'était à qui pousserait le plus vite en avant pour aller imposer silence à ces batteries qui n'entendaient nullement renoncer la lutte.

Heureusement, les canonnières annamites tiraient mal, leurs boulets rasaient la plage, et les matelots sautaient pour les éviter, comme s'ils avaient joué à la balle.

Les troupes annamites qu'on avait rangées au pied des forts se décidèrent enfin à fuir, après une solide résistance, et mirent le feu au village de Thuan-An, pensant sans doute nous arrêter.

Est-ce qu'on arrête des bandes de matelots lancées à l'assaut ?

La batterie de la pagode des bains du roi tomba la première en notre pouvoir. Et la marche en avant continuait furibonde.

« La marée humaine hérissée de baïonnettes monte toujours à la course, un peu en désordre ; les matelots, lancés, y vont comme des enfants. Puis, brusquement, ils s'arrêtent, reculent de deux pas. Une nouvelle tranchée remplie de têtes humaines !... Toutes ces figures viennent de surgir à la fois sous une rangée de chapeaux chinois de forme abat-jour ; leurs petits yeux, à coins retroussés, regardent avec une expression fausse et féroce et dilatée par une vie intense, par un paroxysme de rage et de terreur. » — PIERRE LOTI.

Où, les matelots avaient hésité soudain, ainsi que le raconte le merveilleux écrivain à qui nous devons les plus belles pages qui aient été écrites sur cette guerre lointaine.

C'est que les hommes de cette grande tranchée étaient superbes, agueris, les soldats réguliers de l'Annam, que la pluie d'obus n'avait pu réussir à déloger de leur trou et qui barraient courageusement le passage à la trémaine de braves qui couraient en avant.

Ils eurent peur un moment, presque une minute, les jeunes matelots, pour sans doute de ces visages extraordinaires, inconnus, de ces regards obliques, quelque chose d'irraisonné qui aurait pu changer cette minute d'arrêt en déroute, si Gilbert Morel ne s'était jeté dans la tranchée en criant :

— En avant !

Les Annamites se redressaient.

Un lieutenant de vaisseau de l'*Atalante* prononçait rapidement des paroles de courage, d'honneur, pour entraîner ses hommes.

Et enfin, les voilà dans la tranchée, Sylvestre le premier. Et dans un élan de rage, avec des cris de victoire !...

Et une terrible décharge des Kropatscheks ou plutôt les « gros paquets », comme les matelots appelaient leurs fusils à répétition, écrasa les réguliers annamites comme un coup de tonnerre.

C'était fini ! La panique avait commencé. Les Annamites étaient vaincus ; ils fuyaient en désordre, tandis que les matelots montaient toujours en courant.

Et puis, ce fut la batterie ronde.

Et puis, le fort des Cocotiers, le fort des Magasins de Riz, les forts du Nord.

Enfin le fort Central.

Les canons, rapidement remontés, les avaient criblés d'obus ; les compagnies finissaient de les enlever au pas de charge.

Les matelots méritaient bien l'ordre du jour qu'on afficha sur les navires :

« Etats-majors, équipages et troupes
de la marine et des colonies.